

Mireille DOTTIN-ORSINI, Daniel GROJNOWSKI,
*L'Imaginaire de la prostitution. De la Bohème à la Belle
Époque*

Paris, Hermann, 2017, 268 pages

Katherine Rondou



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20165>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.20165

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 399-401

ISBN : 9782814305540

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Katherine Rondou, « Mireille DOTTIN-ORSINI, Daniel GROJNOWSKI, *L'Imaginaire de la prostitution. De la Bohème à la Belle Époque* », *Questions de communication* [En ligne], 35 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 07 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20165> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.20165>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Dans le même mouvement, le septième chapitre (pp. 151-180) est consacré à une seconde étude réalisée autour d'une *start-up* désirant utiliser des données publiques pour une application sur les pistes cyclables. Il commence par le constat que « les données occupent aujourd'hui une place centrale dans la manière dont fonctionne le monde et leur puissance est considérable » (p. 151). Jérôme Denis introduit le mouvement *open data* qui devrait « se résumer à une opération quasiment mécanique de mise à disposition », mais dont il n'est rien, ce qui est l'objet de la discussion qui suit. D'abord, il existe des données fournies par les citoyens qui sont de vrais capteurs introduisant ces données dans des logiciels standardisés comme OpenStreetMap (service collaboratif de cartographie). Puis, il y a les autres données, notamment celles des administrations publiques. La *start-up* se positionne selon deux dimensions importantes : « un enjeu fort de validation des données » (p. 157) ; il existe « bel et bien des données nombreuses et de qualité au sein des administrations » (p. 158). L'auteur constate alors le contraste entre l'image de cartes fixes de centre-ville et les données hétérogènes, tant dans la forme (petit papier, carnets de notes personnels, arrêté et décret, etc.) que dans les variables que ces documents contiennent. D'où l'hypothèse de l'*artefact* papier pertinent face aux « apories désincarnées de l'information » (p. 164) : « La survivance et même la croissance des usages liés au papier dans les entreprises à la suite de leur informatisation » est un constat (p. 165). Ce serait parce que les papiers sont « des ressources spécifiques à la cognition et la coordination qui ne peuvent être remplacées par la circulation des données et l'usage d'interface numérique » (p. 166). Il en résulte que la plupart des informations utiles pour le projet de la *start-up* ne peuvent être considérées comme des données (pp. 151-161). Les quelques données disponibles ont souvent des défauts : la fraîcheur, la régularité du cycle d'émission, le décalage entre une logique administrative et le service que les données sont censées rendre, leur fiabilité, notamment le décalage entre la date théorique et la date pratique, l'existence même de la donnée, y compris quand elle serait légalement obligatoire (pp. 161-180). La conclusion (pp. 181-184) de l'ouvrage insiste sur l'importance d'une sociologie des données, sur la mise en œuvre d'une différence entre les données (produites par captage) et les données obtenues, et sur le rôle des travailleurs de la donnée qui gèrent son invisibilité.

Au total, ce livre a un avantage certain : il est très complet dans le détail des références bibliographiques sur ce sujet. C'est est donc une mine (d'or) pour de

futurs doctorants. Il utilise des références anciennes et fondamentales souvent oubliées par certains chercheurs. Les exemples rendent concrètes les approches théoriques et ces mêmes théories permettent de compléter les exemples. Un ouvrage à lire pour tous ceux qui veulent réfléchir sur la donnée, quelle que soit leur formation initiale.

Bruno Salgues

CIS, École des Mines Telecom, F-42000
bruno.salgues[at]imt.fr

Mireille DOTTIN-ORSINI, Daniel GROJNOWSKI, *L'Imaginaire de la prostitution. De la Bohème à la Belle Époque*
Paris, Hermann, 2017, 268 pages

Mireille Dottin-Orsini est professeure émérite de l'Université Toulouse-Jean-Jaurès. Spécialiste des représentations féminines dans la littérature de la fin du XIX^e siècle, elle est notamment l'auteure de *Cette femme qu'ils disent fatale. Textes et images de la misogynie fin de siècle* (Paris, B. Grasset, 1993). Daniel Grojnowski est historien de la littérature et professeur émérite de l'Université Paris Diderot. Par le passé, tous deux ont déjà collaboré à des études sur les évocations de la prostitution en art, notamment pour *Un joli monde, romans de la prostitution* (Paris, R. Laffont, 2008) et *Grandeurs et misères des courtisanes, images de la prostitution* (Paris, Flammarion/Musée d'Orsay, 2015).

Dans *L'Imaginaire de la prostitution. De la Bohème à la Belle Époque*, les auteurs souhaitent compléter leurs travaux antérieurs et l'incontournable essai de l'historien Alain Corbin (*Les Filles de noces. Misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle*, Paris, Aubier-Montaigne, 1978) par une étude des représentations de la prostituée dans des genres et modes d'expression multiples – roman, chanson, peinture, etc. – issus tantôt des milieux populaires, tantôt des milieux cultivés. Cette enquête se focalise sur la seconde moitié du XIX^e siècle – davantage riche en archives, œuvres artistiques et documents divers relatifs aux amours vénales – en France, en raison de sa réglementation spécifique du commerce sexuel.

À défaut de témoignages directs de clients ou de prostituées, l'ouvrage étudie les informations à sa disposition pour rendre compte des usages propres au milieu prostitutionnel de la France du Second Empire et de la III^e République, des informations lacunaires et biaisées par des filtres institutionnels (rapports de police, règlements municipaux, etc.), culturels (regards des

artistes) et genres (des destins de femmes rapportés par des hommes).

Ce livre s'articule en dix chapitres pour rendre compte des représentations de la prostitution en fonction des médias utilisés. « Des poncifs à l'imaginaire » (pp. 13-34) plante le cadre nécessaire à l'étude d'un imaginaire de la prostitution dans la France de la seconde moitié du XIX^e siècle. Ce chapitre liminaire revient rapidement sur les diverses composantes du commerce charnel (les différents types de prostituées, de la fille en carte à la demi-mondaine, les maisons closes, la réalité sociale de la prostitution de l'époque, etc.), qui recevront un plus grand développement par la suite. « Points de vue savants et autorisés » (pp. 37-63) résume les nombreuses études contemporaines consacrées aux essais « scientifiques » du XIX^e siècle relatifs à la prostitution, des multiples brochures prophylactiques publiées à une époque où la terreur de la syphilis touche particulièrement la population à la phrénologie de Cesare Lambroso. Ce chapitre reprend également des témoignages de commissaires de police et d'un client, l'écrivain Octave Mirbeau.

Le chapitre « La presse » (pp. 65-87) examine le contenu du seul mode d'information publique alors disponible, où la prostitution transparait dans des écrits très divers, du compte rendu de procès aux chroniques humoristiques. Il ressort de ce corpus varié que la prostituée retient l'attention du journaliste (reporter, chroniqueur, caricaturiste, etc.), qui se limite toutefois aux lieux communs. La prostituée semble s'inscrire à ce point dans le « décor français » que le journaliste peine à lui reconnaître le statut de sujet et ne cherche par conséquent aucunement à s'interroger sur les droits de ce simple objet de consommation courante, ou à interpeler les pouvoirs en place à son propos.

« Prostituées en musique » (pp. 89-113) établit – le lecteur ne s'en étonnera pas – une différence dans les représentations de la prostituée, entre la chanson, genre populaire, et l'opéra, genre noble. Si, dans les deux cas, la femme publique reste exclue de la société, une menace pour les bonnes mœurs et le maintien de l'ordre, l'opéra se focalise presque exclusivement sur la figure de la courtisane et la version luxueuse du commerce charnel, loin de la vulgarité des bordels de bas quartiers. Certes, ces textes, chansons et livrets appartiennent parfois à une veine misérabiliste, mais cette compassion ne débouche sur aucune réelle revendication de justice sociale.

« Paroles d'écrivains, paroles de filles » (pp. 115-140) s'attache à ce que ne peuvent traduire les statistiques d'un Alexandre Parent Duchâtelet (*De la prostitution dans la*

ville de Paris, considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration, Paris, J.-B. Baillière, 1836) : le ressenti de la prostituée et de son client, témoignages clairsemés issus de la correspondance et des journaux intimes de quelques écrivains, et très rares propos de professionnelles. Documents fondamentaux dont il importe de conserver la trace, mais dont la minceur permet difficilement une étude systématique.

Le chapitre suivant, « Le moment naturaliste » (pp. 143-161), étudie les incarnations de la prostituée dans le roman naturaliste, qui personnifie, à travers une héroïne en particulier (Nana, Boule de Suif, Elisa, etc.), les informations rassemblées par les hygiénistes qui ne définissent jamais des individus identifiables, mais un groupe homogène. Loin de l'idéalisation romantique – Fleur de Marie et Marguerite Gautier sont bien loin –, la prostituée naturaliste ne connaît ni salut, ni rédemption, mais demeure en marge de la société, condamnée à la solitude et/ou aux maladies vénériennes. « De la boue à l'Évangile » (pp. 163-183) poursuit l'analyse littéraire amorcée au chapitre précédent, chez les continuateurs d'Émile Zola et dans la culture symboliste. Sans surprise, les premiers accentuent les aspects abjects de la prostitution, désormais difficilement compatible avec un discours social, alors que les auteurs symbolistes s'orienteront vers le dolorisme poétique.

Les deux chercheurs s'intéressent ensuite à un motif littéraire répandu chez les auteurs du XIX^e siècle : la belle juive (« La Juive », pp. 185-201). Que l'on songe à l'Esther Gobseck d'Honoré de Balzac. Lorsqu'il rencontre le thème de la prostitution, ce motif peut nourrir l'antisémitisme ambiant. Si l'homme juif, ogre capitaliste (le banquier Nucingen n'est pas loin), menace les classes sociales pauvres, la prostituée juive, belle et lascive, véhicule de nombreux fantasmes orientaux et assoit sa domination sexuelle sur la société chrétienne.

Après, « En noir et en couleurs » (pp. 203-221) rappelle la fascination des arts plastiques (tableaux, dessins, caricatures, etc.) pour la prostitution : la modernité renonce au nu académique, bien pensant, au profit d'un déshabillé, cru et sexualisé. « D'un regard à l'autre : tableaux d'une exposition » (pp. 223-234) prolonge cette réflexion en reprenant les lignes de force de l'exposition du musée d'Orsay, dont nous évoquions, plus haut, le catalogue : *Grandeurs et misères des courtisanes, images de la prostitution* (musée d'Orsay, 22 septembre 2016-17 janvier 2017). Ce dernier chapitre revient, notamment, sur l'appréhension suscitée par les filles publiques qui, loin de se limiter aux femmes tarifiant leurs charmes, s'applique alors à

toutes les femmes en marge, bohèmes ou émancipées, de la grisette à la demoiselle de magasin.

« L'imaginaire de la prostitution, de la Bohème à la Belle Époque » mène avec rigueur et méthode une enquête complexe, en raison de l'absence de témoignages directs des sujets concernés. Mireille Dottin-Orsini et Daniel Grojnowski illustrent la composante culturelle des fantasmes d'une époque, moins étudiée en tant que telle que d'autres aspects de la prostitution de la seconde moitié du XIX^e siècle, comme les préoccupations hygiénistes des réglementations françaises. Leur minutie permet de mieux percevoir les tenants et aboutissants des représentations de la prostitution, quel que soit le média envisagé, de la presse à l'opéra.

En définitive, l'ouvrage propose une excellente synthèse de travaux anciens et une approche neuve de la prostitutionnalisation massive du XIX^e siècle français. Il conviendra dès lors à un public non averti, que la structure claire et le style simple et direct des auteurs guideront aisément, et à un lecteur plus au fait du phénomène, que séduira sans nul doute l'approche neuve proposée ici. Notre seul regret s'adresse à l'éditeur : les rares illustrations de l'ouvrage, en noir et blanc, sont des plus décevantes, en regard des nombreuses évocations de tableaux qui émaillent l'essai.

Katherine Rondou

Université libre de Bruxelles, université de Mons,
B-1050
krondou[at]gmail.com

Aurélié DUDÉZERT, *La Transformation digitale des entreprises*
Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2018, 128 pages

La genèse de l'ouvrage d'Aurélié Dudézert trouve son origine dans un projet de recherche commencé en 2013 tandis que l'attention de l'auteure fut portée sur les programmes de transformation digitale que les entreprises amorçaient justement à cette époque. S'ensuivirent alors une réflexion et des recherches – dont ledit livre propose d'en partager l'essentiel afin de le discuter – sur la teneur de cette transformation interne à l'entreprise et sur les profondes mutations des pratiques et de l'organisation de travail qui en découlent. L'exploration de cette évolution repose « à la fois sur un travail d'écoute et d'observation des pratiques de terrain et sur une mise en perspective théorique » (p. 21) afin de « caractériser plus spécifiquement les tenants et les aboutissants de ces transformations » (p. 21). Autrement dit, ce livre aspire à présenter « un regard critique et distancié fondé sur des illustrations et des retours d'expérience sur ces transformations.

Plutôt que de figer la compréhension de ces mutations en cours, il propose des clefs de lecture pour en cerner les tenants et les aboutissants » (p. 4).

Malgré la presque omniprésence des technologies de l'information (TI) dans nos sociétés et organisations modernes, définir et conceptualiser la « transformation digitale » n'est pas chose aisée ; il s'agit d'une notion dont les contours ne sont pas clairement dessinés et qui renvoie à de multiples réalités. Elle (1) « conduit à un changement d'échelle et à un développement accru du numérique dans les pratiques de travail, mais aussi dans les produits et services à proposer au client » (p. 14) ; les organisations sont notamment amenées à repenser leurs offres (et leurs *business models*) pour qu'elles soient en adéquation avec les nouvelles pratiques sociales induites par la prise en main quotidienne des TI par le consommateur. Elle est (2) « une transformation des pratiques de travail internes [...] vers une organisation plus collaborative, plate, moins centralisée et laissant une plus large autonomie d'action à l'acteur » (p. 14) ; cette refonte, ou plutôt adaptation, de l'entreprise est nécessaire pour survivre dans ce nouveau contexte numérique et économique. Elle (3) « est une transformation volontaire menée par les entreprises pour exploiter les nouvelles opportunités offertes par ces technologies digitales » (p. 16). Enfin, elle est (4) « l'exploration et l'exploitation des nouveaux "possibles" engendrés par ces TI, en particulier au niveau organisationnel » (p. 20) ; depuis les années 2000, la forte démocratisation technologique offre de nouvelles opportunités en matière d'usages, d'organisation et de traitement des données. Autrement dit, la substance de cette transformation digitale tient dans cette affirmation de Daniel Bougnoux (*Introduction aux sciences de la communication*, Paris, Éd. La Découverte, 2001, p. 57) : « Nous produisons une technique qui nous produit en retour ; nos outils prolongent et accompagnent l'humanisation ».

La première partie « présente la transformation digitale et ses enjeux » (p. 21). La période 1950-1990 est dominée par une vision « déterministe » où les TI conditionnent seules l'organisation (la notion d'usage n'est alors que peu considérée) et produisent nécessairement l'effet voulu selon l'utilisation pour laquelle elles ont été pensées et façonnées. Les travaux sur la théorie de la « richesse des médias » (Emery F. E., Trist E. L., « The Causal Texture of Organizational Environments », *Human Relations*, 18 (1), 1965, pp. 21-32) ont appuyé cette vision vers la fin des années 1980. Cette approche discutée fut écartée au profit d'une vision « sociotechnique » (1990-2007) qui permet de mieux cerner les impacts des TI sur l'organisation. Si la technologie impose